

succinct de ce qui se passe sur la surface du globe, on ne leur demande pas davantage.

J'ai dit avec intention la *surface*. On n'a que faire en général des questions très profondes ou fort élevées.

Le journalisme ainsi entendu est des plus pratiques, il faut l'admettre. Il fournit aux esprits terre-à-terre le pain grossier qu'ils requièrent.

Quant à ceux qui poursuivent un but moral, ou qui nourrissent quelque aspiration artistique, ils doivent forcément recourir aux revues françaises, anglaises et américaines pour y trouver la satisfaction de leurs penchants spéciaux.

On aura vite fait de compter les publications qui furent fondées en vue d'un objet absolument moral ou artistique, ou qui encore, l'ayant été, poursuivent ce but élevé avec une infaillible constance.

Heureusement ces productions existent—à l'état d'exceptions—pour prouver la possibilité d'un journalisme indépendant chez nous comme ailleurs.

Grâce à l'erreur si générale cependant de métamorphoser un art en commerce ou en agence politique, les journaux canadiens donnent à l'étranger une triste idée de notre culture intellectuelle.

Le journalisme en effet sert d'apprentissage aux vocations littéraires. C'est dans nos gazettes que les écrivains imberbes font leur *début*.

La qualité de leur syntaxe aussi bien est proportionnée au prix qu'ils en reçoivent. Les choses en somme sont arrangées de telle sorte que les meilleurs écrivains, ceux dont le talent a acquis quelque développement, sont relégués dans la réserve comme des objets précieux, qu'on encourt une trop grande responsabilité à manier tous les jours, tandis que le menu fretin détient le privilège de la parole.

Il serait pourtant injuste d'attribuer cette infériorité uniquement aux éditeurs. Naturellement, ils songent à se mettre au niveau de l'esprit public, lequel, par le fait de son apathie pour tout ce qui touche à l'esthétique, partage avec eux la responsabilité d'un regrettable état de choses. Mais cette admission ne doit pas nous entraîner trop loin.

Le mauvais goût du public comme les erreurs de sa conduite peuvent être redressés.

C'est aux écrivains, aux journalistes qui représentent le cerveau de la société, à modifier ses tendances. Les nourriciers spirituels d'une nation illettrée peuvent se considérer comme obligés d'ordonner sagement sa ration—ainsi que fait une mère pour son enfant. Ils pourraient dans l'instruction de la masse procéder par instillation.

Autrement, la presse universellement reconnue comme une lumière qui favorise la diffusion du savoir, risque de devenir plutôt nuisible que bienfaisante.

Les lettrés du siècle passé avaient certainement un avantage sur ceux d'aujourd'hui. Ils lisaient plus de livres; ils n'étaient pas comme nous, submergés par les feuilles quotidiennes qui nous bourrent la cervelle de notions éclectiques, communiquant à notre esprit des connaissances étendues mais superficielles, et monopolisant nos loisirs.

Je me suis arrêtée si longtemps sur cet article du journalisme, parce qu'il est le trait principal de notre littérature, et presque l'unique moyen pour nos écrivains de faire connaissance avec le public.

Si la production littéraire est comparativement restreinte, cela est dû surtout au manque d'encouragement donné aux auteurs. J'en sais qui pourraient publier au moins un livre par année, mais qui s'abstiennent par un scrupule de délicatesse. La crainte d'excéder la patience bienveillante de leur compatriotes les retient seule.

Il y a aussi d'autres raisons qui expliquent cette rareté. C'est souvent un manque d'énergie de la part de ceux qui ont le talent; c'est un défaut de persévérance et de désintéressement. C'est aussi quelquefois un préjugé.

"*Les affaires avant le plaisir*" est un principe porté à ses conséquences extrêmes. Quand on est si pratique, les affaires accaparent tellement notre vie qu'il ne reste presque rien pour les divertissements de l'esprit.

Comme résultat de l'indifférence générale, enfin, les lettres canadiennes font relativement peu de progrès. Je ne pense pas qu'en ce pays un écrivain ait jamais pu vivre du produit de ses ouvrages. J'en connais un—un véritable, dont les livres resteront,—qui voulut se faire un gain-pain de son talent. Dire qu'il vécut serait une impardonnable exagération. Il végéta.